

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XX

30^e Année — N^o 4

HIVER 1967

128

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

87, Rue Voltaire

Carcassonne

TOME XX

30^e Année — N^o 4

HIVER 1967

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement : 7 F par an — Prix au Numéro : 2 F.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 7, Rue Trivalle, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N^o 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

(TOME XX - 30^e Année - N° 4 - Hiver 1967)

S O M M A I R E

ROGER NEGRE

Langues sœurs.

Proverbes et dictons catalans et occitans (suite et fin).

RENÉ NELLI

Roland dans le Folklore audois.

ROBERT JALBY

*Notes sur la médecine populaire
et les pratiques magiques dans le département du Tarn.*

JOSEPH MAFFRE

Notes :

- *La légende des jours qui se prêtent.*
- *Prière du soir.*
- *Le conte de l'Amusé.*

URBAIN GIBERT

Glanes - Complément - Bibliographie.

(L. Alibert : *Dictionnaire occitan-français*. Bulletin folklorique d'Ile-de-France, 30^e Année, 3^e série, n° 39, Automne 1967).

LANGUES SŒURS

PROVERBES et DICTONS

CATALANS et OCCITANS

(suite et fin)

Que has heretat ?

(Tu as hérité ?)

Nous avons entendu, au retour du cimetière, un pince-sans-rire déclarer au sujet de celui qui venait d'enterrer sa bienfaitrice et d'empocher l'héritage :

Ten una ceba dins lo clôt de la man !

(Il a un oignon dans le creux de la main),

et assez souvent, en considération de dépenses trop voyantes et assez peu justifiées par l'état des finances de la famille :

A trapat una ola,

(Il a trouvé un pot !),

le pot aux écus, le trésor caché.

No es pot retenir els pets.

(Il ne peut pas retenir les pets !)

Pas d'équivalent aussi cru, mais aussi vrai, pour nos vieux, sauf qu'on dit peut-être qu'ils ont :

lo coton al nas

(le coton au nez),

c'est-à-dire qu'ils ont pris une sérieuse option sur le cimetière. Par contre, pour un jeune trop fringant qui jette généreusement sa gourme, on disait naguère :

Peta coma un rossin

(Il pète comme un cheval en grande forme).

Tallar com el genoll d'una dona vella.

(Tailler comme un genou de vieille).

Notre grand'mère s'exprimait souvent ainsi quand elle s'emportait contre un couteau qui coupait mal. Nous avouons ne pas comprendre le sens de ce rapprochement ; mais, comme disait Dickens en parlant de ses chers compatriotes : « Le génie de nos ancêtres est dans la comparaison, et nos mains profanes ne doivent pas y toucher, ou s'en serait fait du pays ! » Pour lui, l'Angleterre

reposait avant tout sur la tradition, la coutume et le passé, quels qu'ils fussent, et ils devaient être respectés. Peu importait pour lui qu'on dise : « Il est aussi mort qu'un clou de porte », au lieu de dire : « il est aussi mort qu'un clou de cercueil ». La logique n'a rien à voir dans cette sorte d'expression. Nous disons volontiers, nous, mais en sachant cette fois pourquoi, quand une vieille est anguleuse, quand elle n'a que la peau sur les os, ou quand elle est particulièrement acariâtre :

Es ponchuda de pertôt!
(Elle est pointue de partout!)

Les cactus, qu'on appelle parfois chez nous « les belles-mères », ne se trouvent pas uniquement au bord des routes, ou à Paris chez les parlementaires.

Vert com « gibert » (Julivert).
(Vert comme du persil),

en vertu de l'assonance, sans doute ; mais l'assonance n'y est plus quand nous disons, au lieu de :

Agre com vinagre,
(Aigre comme vinaigre),

Es agre que peta,
(C'est aigre à... tout casser!)

Se fa tard i vol ploure.
(Il se fait tard, et il veut pleuvoir).

Le conseil que nous donnons, en pareils cas est :

Coïta-te!
(Hâte-toi!)

et nous précisons par :

Que la ramada es en camin
(Car l'ondée est en chemin!)

ou, si le ciel est vraiment à l'orage,

Que la cirada es en camin
(Car la cirée, le déluge des nuages noirs, est en chemin).

Soperas tard i mal.
(Tu souperas tard et mal.)

Pas d'équivalent exact par ici. Nous disons dans ce cas, par anti-phrase :

Seràs servit de la quèissa,
(Tu vas être servi de la cuisse!)

autrement dit du morceau de choix, et nous appuyons d'un :

Podes totjorn corre!
(Tu peux toujours courir!)

ou parfois d'un :

Compta-z-i e beu d'aiga!
(Compte là-dessus et bois de l'eau !)

Menjar com un capella,
(Manger comme un curé).

Dans un sens tout à fait différent, quand il n'est pas question de solitude à table, mais de goinfrerie, nous disons :

Manjar sens pregar Dius.
(Manger sans rendre grâces !).

Heureux « capella », heureux « curat » de Brillat-Savarin dans sa Physiologie du goût, qui savait allier la solitude à table, le benedictine, la qualité rare de la chère et une suprême distinction ! Rien de contradictoire en tout cela, n'est-ce pas ?

Te tant de seny que una carbassa destapada.
(Il a autant de jugement qu'une Calebasse débouchée).

Cela devient, chez nous :

Rasona coma un tambor traucat,
(Il résonne comme un tambour troué !),

avec le jeu de mots sous-entendu sur résonner et raisonner, qui ne manque pas de sel.

Cada « testa » troba la seva olla.
(Chaque couvercle trouve son pot !)

On disait jadis, dans notre Razès, et non sans élégance :

Filha maridada (o maridadaira) a pas jamai mancat de galants,

(Fille mariée ou à marier, n'a jamais manqué d'amoureux !), et, dans le deuxième cas, il y en a un qui a bien fini par se faire prendre.

Tenir tant de traça que un porc per fer mitja
(Avoir autant de savoir-faire qu'un porc pour tricoter).

L'abbé Cazes donne une variante : « *per chucar berlingots* ». Depuis Walt Disney, l'image de gnouf-gnouf en train de tricoter a encore plus de charme. Et notre ami le figaro du village, qui a été à bonne école, dit souvent, quand il s'indigne de la maladresse d'un de ses voisins :

Es aigit coma un pòrc de la coga,
(Il est habile comme un cochon de la queue !)

Val millor una guatlla al plat que una perdiu en l'aire.
(Mieux vaut une caille dans le plat qu'une perdrix en l'air).

Un ex-ministre de l'agriculture, sénateur de l'Aude, commençait ainsi tous ses discours aux paysans :

Paisan, val mai una sarda sul pan qu'un perdigal que vòla
(Paysan, mieux vaut une sardine sur le pain qu'un perdreau
qui vole !)

Et ce conseil de résignation, malgré les promesses, mal tenues, et la mise en garde contre le désir d'un plus grand bien, le rendit longtemps imbattable dans son département. Magie du verbe ! Le résultat n'eût pas été le même s'il avait dit la chose en simple français.

En tot blat hi ha porgues.
(En tout blé, il y a des balles !).

Certes, il n'ya pas de blé sans « purges », pas plus que de roses sans épines, ou, dans un sens à peine sollicité, pas d'épanouissement qui ne soit suivi d'un inéluctable déclin... C'est ce que disait, avec une verdeur non exempte de rude poésie, une de nos grand-tantes qui se plaignait du ravage des ans :

*Se cal far una rason : tant polida la ròsa, tant laid lo grata-
tiol !*

(Il faut se faire une raison ; si jolie est la rose, bien laid le gratte-cul !)

Et nous allons voir que ces rapprochements peuvent se poursuivre parmi des milliers d'autres dictons et proverbes relatifs au sol, aux cultures, aux intempéries, au comportement des gens, à leurs réactions, à leurs enthousiasmes, à leurs indignations, à leurs sympathies et à leurs inimitiés, car il n'est guère d'observation de récurrence fréquente qui n'ait été, en quelque sorte, enchâssée ou codifiée par la sagesse de nos aïeux.

El pla de Ganta d'Escarò val mes que Conflent e Rossellò.
(Le plateau de Ganta d'Escarò vaut mieux que Conflent et
Roussillon).

Certes, ce n'est pas nous qui prendrons parti pour le plateau d'Escarò contre le Conflent et le Roussillon. Il est des susceptibilités qui, bien qu'elles ne soient que de surface, ne doivent pas être éveillées, surtout par un « gavach », même si l'on peut dire de lui en occitan :

Sen èsse catalan, n'es brabement embastardit !
(Même s'il n'est pas catalan, il en a de la graine !)

Menja-cebes.
(Mange-oignons).

Même préjugé défavorable chez nous pour tel ou tel village que nos grands-parents n'aimaient pas. Et c'est souvent l'oignon qui accentuait le coup d'aiguillon. Ils avaient même incorporé cette pauvreté des villages où l'on mange plus d'oignons que de pommes à une histoire savoureuse dont on pourrait retrouver la source dans quelque fabliau du Moyen-Age. Le seigneur de Monta-

ragou, jadis notre proche voisin, qui avait, soit dit en passant, partie liée avec le diable, qui était forte tête et maître trousseur de jupons et qui, par surcroît, n'aimait guère les ordres mendiants, avait un soir convié à sa table deux capucins de passage. Il leur offrit des oignons, alors que lui-même dévorait sa venaison. Il leur dit :

« *A ça, fraïres, me sembla qu'avètz perdu l'apetis !* »

Et il s'entendit répondre :

« *Que nani ! Mas, Senhor, un pèro es pas un manja-ceba !* »

Il les enferma alors pendant deux jours dans une resserre où des gerbes d'oignons étaient accrochées aux solives, et rentra à point nommé pour voir les savates voler et faire tomber un oignon de-ci de-là. Il leur dit :

« *Mas m'aviatz dit qu'èretz pas manja-cebes !* »

Et eux de répondre :

« *Si fait, quand lo senhe es un caga-prim* ». »

Ne crions pas pourtant au courage, car les « *clusca-pelada* » étaient bien protégés par leur cucule (1).

Es de la pel de Segarra.

(Il est de la peau de Sagarra !)

Depuis le XIII^e siècle, on dit ici :

Es un amòrri !

(C'est un abruti !).

Ceci nous ramène, comme nous venons de le dire, bien loin dans le temps. Le maître-étripeur Simon de Montfort avait laissé à la tête de son fief Amaury, un fils au bras débile et à l'esprit un peu lent, que nos Languedociens virent repartir avec un soulagement certain. Aussi, et depuis, disent-ils d'un de leurs compatriotes qui manque vraiment trop de cran et d'initiative, voire de bon sens, et en insistant sur l'accent tonique :

Es un amòrri !

Qui l'encerta l'endevina.

(Qui réussit par hasard est devin)

devient, en bon occitan, presque mot par mot :

Quand s'atrapa s'endeven,

(Quand cela se rencontre, cela tombe à pic !)

Rien de génial, n'est-ce pas ? Il semble qu'on puisse rapprocher de ce dicton celui-ci, qui est autrement imagé :

(1) Traduction : « Mais, frères, auriez-vous perdu l'appétit ? Non, certes. Mais, monseigneur, un père n'est pas un mangeur d'oignons... Mais vous m'aviez dit... Oui, certes, mais seulement quand le seigneur est dur à la détente ! »

*Qui n'a non perd,
de cabras a la montanha.*

(Qui n'en a pas n'en perd pas,
des chèvres à la montagne!)

Des chèvres qui craignent le loup ? Pourquoi pas, après tout ?

No arriba al capellà.

(Cela n'arrive point au curé).

Nous disons, pour illustrer une conclusion semblable :

I vendra pas un bastet al tiol!

(Il ne lui viendra pas un durillon au cul!)

car le travail de la terre ne lui est pas familier. Par analogie, quand quelqu'un se prélassé trop, reste trop assis au coin de son feu, on dit de lui :

I vendra un bastet al tiol,

(Il lui viendra un durillon au cul!)

Els comptes nous, els deixo venir vells els vells no els pago.

(Les comptes récents, il les laisse devenir vieux, et les vieux,
il ne les paye pas !)

Notre équivalent est savoureux :

Crèdit es mòrt! Los maissants pagaires l'an tuat!

(Crédit est mort ! Les mauvais payeurs l'ont tué !)

Mort, no vinguis que culpa no tinguis!

(Mort, ne viens pas que tu n'aies de faute !)

Nous exprimons en moins de mots la résignation à une échéance redoutable entre toutes :

Cal morir de quicòm,

(Il faut bien mourir de quelque chose !)

Quan es anyada, las branques en peten.

(Quand c'est l'année, les branches en craquent !)

Ici, nous divergeons un peu. Si nous disons :

Quand s'en vira, las brancaes ne petan.

(Quand cela se trouve, les branches en craquent !)

Mais c'est moins aux arbres « annadiers » que nous pensons qu'aux malheurs qui s'abattent sur les plus malheureux. Et, encore une fois, nous préférons appeler l'âne à la rescousse :

Mai l'ase es magre, mai las moscas lo pican!

(Plus l'âne est maigre, plus les mouches le piquent !)

L'obligaciò abans de la devociò!

(L'obligation avant la dévotion !)

C'est bien ce que pensait le curé de Segnalens, un village des confins de l'Ariège, qui, au moment de monter à l'autel pour la

messe du Dimanche, sous un ciel bas et sillonné d'éclairs, avait attelé les vaches pour sauver ce qui pouvait être sauvé... du foin qui restait sur le pré. Bien des prêtres de paroisses rurales ne trouveraient pas à redire à une telle attitude. Et quand le curé de Segnalens s'entendait dire :

Biet-d'ase, per un rector, fasètz un brabe pecat !
(Grand Dieu, pour un curé, vous faites un gros péché !),

il répondait :

Lo pecat es de daissar perdre ça que Notre-Senhe nos a donat !

(Le péché est de laisser perdre ce que Dieu nous a donné !)
Que n'avait-il plus souvent parlé avec plus de bon sens et d'esprit chrétien !

Hi ha mes temps que vida.
(Il y a plus de temps que de vie !)

Ce carillonneur-laboureur de Villeneuve-les-Montréal, malgré ce que dit ce proverbe, n'avait jamais le temps de s'arrêter pour boire ou pour pisser ; au point que son curé lui dit un jour :

Joan, ès piri que una bèstia ! Un biòu s'arresta per pissar !
(Jean, tu es pire qu'une bête. Un bœuf s'arrête pour pisser...)

et s'attira cette réponse :

Passa encara per lo regent e lo curat ; ieu ai pas temps !
(Passe encore pour l'instituteur et le curé ; moi, je n'ai pas le temps !)

Fa un fred d'Isard,
(Il fait un froid d'isard !)

Nous préférons ici :

Fa un fred que pèla !
(Il fait un froid à vous écorcher vif !)

L'image de la peau mordue par le gel ou frémissant sous la piqure du froid est moins jolie que l'évocation de l'isard aux prises avec la neige et le Carcanet. Oui ; mais où sont nos montagnes en Lauraguais ?

Quan hom es al ball, cal ballar.
(Quand on est au bal, il faut danser).

Nous avons aussi nos expressions pour cette vérité ; mais elles sont plates et sans vigueur. Par contre, notre conclusion pour celui qui danse trop et oublie que le travail vaut son pesant d'or, est vraiment savoureuse :

Après la festa, lo colhon rèsta,
(Après la fête, le couillon reste !)

(No) morira pas de caldo de gallina,
(Il ne mourra pas de bouillon de poule !)

Ah ! ce bouillon de poule qu'on portait à l'accouchée, à la « jacentà » ou au vieux qu'on dorlotait après un rude assaut de maladie ! Mais c'est l'ingratitude des jeunes ou l'avidité des héritiers en puissance qui sont critiquées dans ce dicton catalan, qui est vraiment d'une fort belle venue. Ils ne vont pas tout de même, ces gens pressés d'en finir, jusqu'à

Li donar lo bolhon d'onze oras !
(lui donner le bouillon d'onze heures !),

mais il s'entend dire plus souvent qu'il ne voudrait :

Manja e calha !
(Mange et tais-toi !)

Es tallat de lluna.
(Il est coupé avec la lune qu'il faut !)

Notre proverbe va rejoindre le sens du proverbe catalan quand on veut dire d'un homme qu'il a des qualités exceptionnelles :

L'an fait al bòsc,
(On l'a fait au bois !),

comme on choisissait jadis le temps, la lune, l'essence, pour que le bois coupé puisse donner entière satisfaction et reste sain.

Lo tiu gendre, te l'an fait al bòsc,
(Ton gendre, on te l'a fait au bois !)

disait une femme à sa voisine qui se plaignait de « l'étranger ». Et n'appelait-on pas jadis « *la tata de bòcs* », la maquerelle toujours complaisante et compatissante à la solitude des jeunes ?

Fa com aquell que es va manjar la dona a petons,
(Il fait comme celui qui mangea sa femme de baisers).

Nous avons aussi, sur ce plan, des images très plaisantes exprimées avec un minimum de mots :

Aquel aimadon !
(Cette frénésie d'aimer !)

Aquel palpage !
(Cette frénésie de peloter !)

Amour, amour, quand tu nous tiens ! Et nous sommes tout aussi concis et incisifs quand nous appelons

la sens potets,
(Celle qui repousse les baisers)

une femme laide, ou quand nous disons d'une femme acariâtre qu'elle ne sait apporter à son mari qu'

una fregida de morres e un plat de minas,
(une fricassée de grimaces et un plat de mines !)

Quan han perdut les fedes, cerquen les cledes.

(Quand ils ont perdu les brebis, ils cherchent les claies.

L'image n'est pas la même ici, mais elle est tout aussi évocatrice :

Quan l'ase a descapat, es pas temps de tampar la pòrta de l'estable,

(Quand l'âne a fui, il n'est plus temps de fermer la porte de l'écurie !)

Sembla que li tenen d'arrancar un caixal,

(Il semble qu'il faille lui arracher une dent !)

C'est au foie que nous faisons appel dans un cas semblable :

Sembla que los van arrancar lo fetge,

(Il semble qu'on va leur arracher le foie !)

Mais le fauteuil du dentiste n'est-il pas parfois plus redoutable que le billard du chirurgien ?

On iras, bou, que no llauris ?

(Où iras-tu, bœuf, que tu n'aies à labourer ?)

Nous disons dans ce cas, en pensant aux lourds labeurs et aux maigres profits qui s'attachent aux travaux de la terre et à la misérable condition de ceux qui la travaillent :

Paga, païsan !

(Paye, paysan !)

ce paysan qui est bon pour toutes les guerres, pour toutes les corvées, et qui n'a au-dessous de lui, dans la hiérarchie de la misère, que le valet :

Un vailet es totjorn un sofrent !

(Un valet est toujours un souffre-douleur !)

Dormir com un soc

(Dormir comme une souche).

Nous faisons intervenir le « soc » nous aussi ; mais nous lui préférons souvent la « missare », c'est-à-dire la marmotte.

Burro vell cerca herba tendre

(A vieil âne, herbe tendre !)

Nos grands-parents disaient cela autrement, avec des mots qui bravent l'honnêteté, c'est-à-dire la décence, quand on les transpose en francimand ; mais ils auraient conclu dans le même esprit :

Ah ! lo pudre !

(Ah ! le putanier, le coureur, le trousseur de jupon !)

Nous avons entendu un paysan, qui ne se doutait nullement de la richesse d'expression verbale qu'il avait en lui, rendre compte en ces termes de l'émoi... visible... d'un vieux bourgeois du village qui regardait une jeune fille dans le splendide éclat de ses quinze ans :

Ah! lo pudre ; Las lunetas se li embrumavan !
(Ah ! le vieux vicieux ! ses lunettes s'embuaient !)

Tant com hi ha soc, es pot fer estelles
(Tant qu'il y a la souche, on peut faire des éclats !)

Nous sommes tout aussi imagés dans notre équivalent :

Val mai la soca que lo rasim,
(Mieux vaut la souche que le raisin !)

Trobar una romeguera
(Trouver une ronce)

Quand nous voulons caractériser un homme qui s'attarde volontiers à bavarder, et qui fait naître les occasions quand elles ne se présentent pas d'elles-mêmes, nous disons de lui :

Un fil de lana l'arresta,
(Un fil de laine l'arrête !)

Quand il n'arrive pas à temps à la maison, on dit de lui :

A degut trabucar,
(Il a dû trébucher !)

Es un despenja-figues
(C'est un décroche-figues).

Même image en Languedoc, avec la variante : « *despenja-salsissa* ». Il y a là une nuance péjorative bien rendue par le proverbe :

Val mai un pichon desgordit qu'un grand estabosit,
(Mieux vaut un petit dégourdi qu'un grand niais).

Manjar com un aucell
(Manger comme un oiseau)

Le début du proverbe occitan est le même, mais la fin est plus gaillarde ; elle n'en est pas pour autant grossière, comme on pourrait être tenté de le croire à l'échelle du jugement francimand :

Menjar coma un ausèl e cagar coma una vaca,
(Manger comme un oiseau et ch...r comme une vache !)

Es la gallina que canta que ha fet l'ou
(C'est la poule qui chante qui a fait l'œuf !)

Les Catalans nous battent ici sur le plan de la décence, car nous disons, comme à l'école quand nous étions enfants :

Es tu que primier l'as sentit es tu que l'as fait.
(C'est toi qui l'as senti le premier, c'est toi qui l'as fait !)

Et, en termes d'écolier, notre traduction était encore plus concise et plus énergique.

En dona es mort, i en deixa s'acaba de morir
(Monsieur Donne est mort, et M. Prête achève de mourir).

Nos commerçants, à la campagne, disent dans le même esprit :

Crèdit est mort, los maissants pagaires l'an tuat !
(Le crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué !)

Qui te oques a ferrar, que posi els claus a mullega.
(Qui a des oies à ferrer, mette les clous à tremper.)

L'abbé Cazes donne comme commentaire : « C'est une façon de refuser de s'occuper d'une affaire qui ne nous concerne en rien ». Je crois que nos paysans y verraient plutôt, non sans commisération, la naïveté de celui que tout étonne et tout surprend, de celui qui, tel jadis Jean-le-Sot, est le benet du village :

Ensaja de far venir guindes amb lait de miöl.
(Il essaie d'élever des dindons avec du lait de mulet),

un drôle de problème en vérité !

Jerusalem, Jerusalem, com mes anem mes poc valem.
(Jérusalem, Jérusalem, plus nous allons, moins nous valons).

Citons une autre réflexion, elle aussi affublée, comme tant d'autres, d'un petit air liturgique :

Anar de victoribus a gaucha,
(Aller des vainqueurs à gauche !)

aller de mal en pis, peut-être de la droite, qui est la place d'honneur, au bas-bout. Peut-être ?

Menja-arros.
(Mange-riz).

Nous avons déjà trouvé « *menja-cebas* » en catalan. On allait chez nous jusqu'à « *menja-fabas* » sur le plan de la commisération, du mépris peut-être, et jusqu'à « *menja-merda* » quand le ton montait dans les querelles de village à village. La dernière variante est parfois un surnom, et quel surnom !

Sempre les pedres rodolent als tarters
(Toujours les pierres roulent vers les tas).

Nous avons le même proverbe, mais c'est l'argent qu'il illustre :

L'argent torna totjorn al mont,
(L'argent revient toujours au tas !)

Les vieux disaient aussi, mais c'était plutôt un secret désir qu'une constatation de fait :

Cal que l'argent torne al sang,
(Il faut que l'argent revienne au sang !)

c'est-à-dire aux membres de la famille qui tiennent à elle par les liens du sang, et non la belle-fille, par exemple, qui était généralement tenue pour étrangère, et se voyait rarement confier « *la clau del cabinet* » (la clef de l'armoire), symbole de la maîtrise.

Qui ha fet el cogombre, que s'el tingui a l'ombra
(Que celui qui a fait le concombre le tienne à l'ombre.)

Nous ne faisons pas appel au concombre pour illustrer ce conseil, mais à un certain Estève, qui n'intervient sans doute que pour les besoins de la rime :

Enfant d'Estève, qui t'a créat t'élève,
(Enfant d'Estève, que celui qui t'a créé t'élève !).

Penes amb pa son de bon passar,
(Les peines, avec du pain, sont légères à supporter.)

Même proverbe en occitan :

Las penas son bonas amb pan,
(Les peines sont bonnes avec du pain !)

On dit aussi de celui sur qui s'apitoie faussement le voisin, mais qui n'est pas tout à fait dans le besoin :

Trobarà totjorn qualcun per i ajudar a rosegat les crostets.
(Il trouvera toujours quelqu'un pour l'aider à ronger les croûtons !)

Dur com una banya de bou
(Dur comme une corne de bœuf !)

Nous préférons pour le « *tire-omnibus* » que nous propose parfois le boucher :

Dur coma un garron d'ase,
(Dur comme un jarret d'âne !),

et ce pauvre âne écope encore une fois !

Amargant com una cabota d'all.
(Amer comme une tête d'ail)

L'ail cède ici la place au fiel :

Amargant coma fèl,
(Amer comme du fiel !),

mais « *verd* » garde ses droits :

Es verd (fresc) coma un alh,
(Il est vert, ou frais, comme un ail !)

Fòrt com un roire
(Fort comme un chêne !)

Et pourquoi pas :

Fòrt coma un biòu ?

Le bœuf est, de toute évidence, dans le monde des animaux, ce que le chêne est dans le monde des arbres.

Et il est temps de mettre un point final à tous ces rapprochements. Ajoutons que ceux qui nous charment le plus parmi les

dictons recueillis avec ferveur par le cher abbé Cazes et par nous-même sont ceux qui, de part et d'autre de la frontière que nous disions « fluctuante » entre le pays calatan et sa proche « gava-cherie » appartiennent le plus à nos deux petites patries, à leur géographie, à leur folklore, à leur façon de penser, de voir, de s'exprimer. Nous aurions voulu encore recueillir dans le reliquaire de nos souvenirs telle ou telle histoire, tel ou tel fait restés bien vivants, bien savoureux, bien sonores.. Mais où nous arrêterions-nous ? Le monde des « reproverbis » est immense, il ne comporte pas de limites, et, croyez-nous, si vous ne vous êtes pas encore retranchés de vos racines, si vous rassemblez vos souvenirs, vous pourrez jouer comme nous, pour votre plaisir, à vos moments perdus. Comme nous vous souhaitons de trouver dans ce passe-temps qui en vaut bien un autre, le plaisir sans cesse renouvelé que nous y avons pris, même si, sans méchanceté aucune, certains disent en pensant à nous :

Manca pas tèmps a perdre
ou encore :

Rasona com una carreta destracada.

Roger NEGRE.

ROLAND DANS LE FOLKLORE AUDOIS

On sait que, dans *la chanson de Roland*, Ganelon raconte à Blancandrin que Roland :

Conquis avait par sa grand poesté
Estranges terres et de lonc et de là
Et Carcassonne, une bonne cité.

Mais, comme le fait remarquer Gaston Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 254), cette prise de Carcassonne par le paladin n'a laissé de traces nulle part. Le roman de *Philomena* (XIII^e siècle), qui est à l'origine de toutes les légendes — d'inspiration cléricale — concernant Charlemagne à Lagrasse et à Carcassonne, n'attribue qu'un rôle secondaire à son neveu. Pendant que se construisent les fortifications de Lagrasse, Roland est envoyé en expédition de l'autre côté des Pyrénées, où il conquiert un gros butin sur les Sarrasins.

Il ne semble pas, d'ailleurs, que les traditions légendaires dont il a été le prétexte dans nos régions, se rattachent directement à la matière épique. Le glorieux chevalier s'est confondu peu à peu avec les géants mythiques beaucoup plus anciens que lui, et il est devenu, à la fin, un géant lithophore, une sorte d'Hercule. Ce qui le prouve, c'est que la tradition populaire hésite presque toujours, pour les mêmes monuments mégalithiques, entre deux appellations : *palet de Roland* ou *palet del gigant* ; *peira de Roland* ou *taula del gigant*.

Il n'est pas inutile de relever la liste de ces monuments et des sites auxquels s'attache encore le souvenir du héros. La voici, à peu près complète :

1. — *Pépieux* (Aude). Un dolmen est connu sous le nom de : *lo palet de Roland* (ou *del gigant*).

2. — *Villeneuve-lès-Minervois* (Aude). Un dolmen célèbre s'appelle aussi le *Palet de Roland*. Sa table est de forme à peu près ronde : c'est Roland qui l'aurait taillée à coups d'épée. On racontait naguère — et le poète Prosper Estieu s'est fait l'écho de cette légende dans le *Romancero occitan* — que Roland — assimilé ici à un géant — lançait cette pierre comme un palet, pour se divertir, de la Valdous à Narbonne, puis, en sens inverse, de Narbonne à la Valdous. Si l'on examine la pierre, écrit Ditandy, dans *Lectures variées sur le département de l'Aude* (p. 80), on y voit la trace des doigts puissants qui l'ont serrée. Auiourd'hui la table

a été fendue en deux par la foudre ou — selon une tradition récente assez bizarre, par un coup de fronde (?). — Elle est parfois désignée, comme le dolmen de Pépieux, sous le nom de *taula del gigant* (table du géant).

3. — Non loin de là, on montrait, il n'y a pas très longtemps, un trou assez profond qui passait pour être le *tombeau de Roland*.

4. — *Près de Lagrasse*, il existe un « rocher de Roland ». C'est là que le paladin, fatigué de ses luttes effroyables contre les sarrasins, se retirait pour se reposer et pour fourbir son épée. (Ditandy, p. 80). Il attachait son coursier *Bride-d'or* à un anneau de fer qui existait encore vers 1880 « et qu'aucune main humaine n'aurait pu arracher ».

5. — *Sur le mont Alaric* se trouve, paraît-il, une pierre plate appelée « le roc de Roland ». Pour échapper à ses ennemis, le héros, monté sur son cheval, sauta de l'Alaric sur la Montagne Noire. L'empreinte du fer de cheval est restée gravée dans le rocher où on la voit encore. (Pierre Sire, *Folklore préhistorique de l'Aude*, « Folklore », Juillet 1938, p. 78). Je n'ai pu retrouver ce rocher dont les habitants des villages voisins ont perdu le souvenir.

6. — Ditandy (ouvrage cité, p. 80) rapporte que sur le vieux chemin des Ilhes à Lastours on voyait, sur une pierre, *la marque de l'épée et de la main de Roland*. Je n'ai pu avoir confirmation de cette tradition qui semble avoir disparu — si elle a jamais existé — ni reconnaître le lieu.

7. — A peu de distance de cette pierre (?) et sur le même chemin (ancienne voie secondaire romaine), à la hauteur du château de Cabaret (Lastours), se trouvent les deux empreintes laissées par les fers du cheval de Roland : on les appelle *sceau de Roland* ou *le saut de Roland*, ou plus, souvent, en occitan, *lo ferrador del caval de Roland* (terme d'ailleurs assez impropre pour désigner les fers du cheval) (1). Roland était à la poursuite d'un Drac et il dut faire sauter à son coursier un énorme rocher que le Drac avait placé là pour lui barrer la route. Le cheval, en prenant appui sur le rocher — ou en retombant sur lui (il y a deux versions), y aurait imprimé l'empreinte des deux fers. Parfois, les gens du pays appelaient le héros *Roland de Cabaret*, l'assimilant ainsi à l'un des seigneurs de Lastours. Ce lieu avait,

(1) Le mot exact serait plutôt : **las ferraduras** ; cf. : en catalan : **ferradures** ; les **les ferraduras dal cavall de Roldand** (sur un rocher, à Céret).

paraît-il, assez mauvaise réputation : on craignait que Roland ne renouvelât son exploit et ne blessât quelqu'un.

Les deux empreintes sont, en réalité, deux cupules fort nettes et d'origine préhistorique ou proto-historique (voir la photographie).

Rappelons enfin, pour être complet, que le nom de Roland est resté dans le Folklore de l'Aude « comme synonyme de force musculaire » (G. Jourdanne) — ce qui nous ramène aux géants lithophores dont le souvenir, particulièrement tenace, a fini par recouvrir la légende proprement épique, pour prestigieuse qu'elle fût. On disait d'un homme vigoureux qu'il était *fort coma Roland* ou bien, pour souligner l'orgueil et la présomption de quelqu'un : « qu'il se prenait pour Roland » (*se creire Roland*) ou qu'il « faisait son Roland » (*faire Roland*). Un chansonnier populaire, Vidal, d'Issel, a donné à bien de ses personnages, vaillants et vaniteux, le nom de « Roland lo valent » (*Cronica de Roland lo valent*, in : Le Lauragais, Février 1891). — Cf. : G. Jourdanne, *Contribution au Folklore de l'Aude*, 1900 ; p. 183).

René NELLI.



LE SAUT DE ROLAND :

on voit les 2 empreintes à droite et à gauche du personnage.

NOTES SUR LA MÉDECINE POPULAIRE et les PRATIQUES MAGIQUES dans le département du Tarn

Les notes qui suivent sont extraites de notre important travail inédit : « *Médecine Populaire et pratiques médico-magiques dans le département du Tarn* ». Elles sont le résultat d'enquêtes que nous menons, depuis 1948, dans ce département. Nous sommes heureux, aujourd'hui, d'en donner la primeur à la Revue Folklore, pour une meilleure et plus complète connaissance des pratiques dans ce domaine.

ABCES — Faire des applications de teinture d'iode.

Si l'abcès a été provoqué par une épine enfoncée dans un doigt, mettre de la poix de cordonnier. L'application d'une mince pellicule de lard est un excellent moyen pour faire sortir le buisson. (Rônel).

ACNE — Prendre, le matin et le soir, une décoction de salsepareille. (Lafenasse).

Application de soufre délayé dans de l'huile de cuisine.

ALBUMINE — Cosses de haricots blancs séchés et vidés. (M^{me} Barrau, Réalmont).

ANEMIE — Boire de l'eau ferrugineuse (St-Jean de Jeannes).

Pour fortifier une personne, lui faire boire, à jeun, un œuf battu avec un peu d'eau sucrée.

Pour augmenter la richesse du sang, prendre de la tisane d'avoine. Le lait au fenouil (cuit pendant sept à huit minutes) fortifie et donne du sang (Hameau de Paulin).

ANGINES — Pour guérir une angine, application de cataplasmes faits avec du persil frit à la poêle et un blanc d'œuf. Pendant qu'on applique l'un, l'autre se chauffe. (R. Fabre - Le Sidobre - Doc. inéd. de Mgr Barthes).

Faire des bains de pieds chauds additionnés de moutarde, et boire de la tisane d'orge au miel.

ATTAQUES — Faire prendre aussitôt au malade un grand verre d'eau saturée de sel (aigo sal). (Réalmont).

BRULURES — Frotter la partie brûlée avec du vinaigre « fioc countro fioc » (feu contre feu). On peut aussi frotter la partie brûlée avec de l'eau de vie. (Fauch).

Plonger la partie brûlée dans du lait de vache bouilli et refroidi. On peut aussi en faire des compresses.

CANCER — Cancer de l'estomac : Boire chaque heure, un jour trois cuillerées de tisane de racines d'angéliques, un autre jour de prêle. Traitement à poursuivre pendant quelques mois.

Cancer facial ou cancer de la peau : Appliquer sur la tumeur, de la viande de bœuf ou, à défaut, de veau. Ainsi, le cancer ne se développe pas aussi rapidement dans la profondeur des tissus vivants. (Hameau de Vitrac).

THERAPEUTIQUE MEDICO-MAGIQUE

Contre le feu : « Saint Pierre et Jésus se promenaient le long d'un chemin, trouvèrent un four qui brûlait ; le bon Dieu souffla et l'éteigna (sic). Autant il en fera cette fois. (Donné par le Curé d'Orban).

Catarrhe : Réciter la formule suivante: « Catarrhe, que par le Saint Nom de Dieu va te noyer au plus profond de l'eau, sous un caillou blanc ».

On prend un caillou blanc, on fait neuf fois le tour de la tête, puis on le donne à la personne qui va le jeter dans une mare ou un puits où il y ait beaucoup d'eau. (Extrait d'un carnet de guérisseur).

(à suivre)

Robert JALBY.

NOTES

LA LEGENDA DELS PRESTONS

Los Prestons son los dos darniers jorns de mars e los dos prumièrs d'abrilh, son renomats per far maissant temps; aqui cossi va :

Mars era pas estat trop dolent; tamben la vielha eran plan contenta, abia salvats los anhelhs et los budelhs, et disia: malgra Març et Marceus, ai escapat las fedas e los budeus.

Mars era pas estat trop dolent; tamben la vielha era plan vielha, presta me ne un, presta me ne dos, e dos que n'ai me farant quatre et las vacas de la vielha las farem ped batre.

Et fasquet quatre jorns de maissant temps.

LA LEGENDE DES JOURS QUI SE PRETENT

Les jours qui se prêtent sont les deux derniers jours de mars, et les deux premiers d'avril; ils sont renommés pour faire mauvais temps; voici pourquoi :

Mars n'avait pas été trop mauvais, aussi la vieille était bien contente, elle avait sauvé les agneaux et les veaux, et elle disait : Malgré Mars et ses enfants, j'ai sauvé les brebis et les veaux.

Mars l'entendit et dit à Avril : As-tu entendu ce qu'a dit la vieille, prête m'en un, prête m'en deux, et deux que j'en ai me feront quatre, et les vaches de la vieille taperont du pied.

Et il fit quatre jours de mauvais temps.

Cette légende m'a été contée par Monsieur l'Abbé Sire, ancien curé de Rouffiac-d'Aude, né à Saint-Julia de Bec, et décédé il y a une vingtaine d'années et qui la tenait de son grand-père.

J. Maffre.

PREGARIA DEL SER

*Dins mon leit me colqui ieu
Quatre angels i trobi ieu
Doas als peds, doas al cabes
Al miej Nostre Senhe s'es mes.
M'a dit que me colquesse
Que m'endormiguessse
Que me faria la gracia
De mon corps e de mon ama.*

PRIERE DU SOIR

Dans mon lit je me couche
Et j'y trouve quatre anges
Deux aux pieds, deux à la tête
Notre Seigneur s'est placé au milieu
Il m'a dit que je me couche
Que je m'endorme
Qu'il me ferait la grâce
De mon corps et de mon âme.

Cette prière m'a été communiquée par Madame Saurel, âgée de 92 ans, née à Roullens. Elle est décédée depuis une dizaine d'années, à l'âge de 95 ans. Elle tenait cette prière de sa grand-mère.

J. Maffre.

LE CONTE DE L'AMUSÉ

Lorsque j'étais enfant, et que je voyais mon grand-père désœuvré, je m'approchais et lui disais : Pépi, diga me un conte. S'il était dans de bonnes dispositions, il me racontait une histoire qui faisait mes délices. Si, au contraire, il était préoccupé, et qu'il veuille se débarrasser de moi, il me répondait : te vau dire lo conte de l'Amusé. — Oc. — Te cal pas dire oc — E ben non. — Te cal pas dire : e ben non. — E cossi me cal dire ? — Te cal pas dire : e cossi me cal dire ? — Diga me cossi me cal dire. — Te cal pas dire : diga me cossi cal dire ? — Diga me lo. — Te cal pas dire diga me lo. — Se me lo vos pas dire m'en vau. — Te cal pas dire : se me lo vos pas dire m'en vau.

De guerre lasse je m'en allais ; et mon grand-père disait : sera pel cop que ven ; lo conte de l'Amusé, se vos que te l'diga, te l'dirai.

LE CONTE DU PASSE-TEMPS

... Il me répondait : je vais te dire le conte du passe-temps. — Oui. — Il ne faut pas dire oui. — Et bien non. — Il ne faut pas dire : et bien non. — Comment dois-je dire ? — Il ne faut pas dire : comment dois-je dire ? — Dis-moi comment dois-je dire. — Il ne faut pas dire : dis-moi comment dois-je dire ? — Dis-le moi. — Il ne faut pas dire : Dis le moi. — Si tu ne veux pas me le dire, je m'en vais. — Il ne faut pas dire : si tu ne veux pas me le dire, je m'en vais.

De guerre lasse je m'en allais, et mon grand-père disait : Ce sera pour la prochaine fois ; le conte du passe-temps si tu veux que je te le dise, je te le dirai.

J. Maffre.

Glanes - Complément - Bibliographie

Il arrive très souvent qu'un collaborateur de « *Folklore* » a un fait d'ordre folklorique ou ethnographique digne d'être signalé, mais il s'abstient de le faire, car ce fait, très intéressant certes, n'est pas susceptible de donner la matière d'un article. Il arrive aussi qu'un lecteur de la Revue aurait d'utiles compléments à apporter aux études publiées, un ouvrage à recommander, il ne le fait pas craignant que cela ne soit suffisamment substantiel. C'est afin d'accueillir toutes ces glanes et tous ces compléments que « *Folklore* » ouvre ce chapitre. Nous espérons que tous nos amis voudront bien l'alimenter et nous les en remercions...

LES LOUPS (Folklore n° 123). — Il y a, à Lignairolles (Aude), près du domaine de Chambert, un lieu dit « La font del lop ». Voici d'autre part, un résumé de deux documents (archives municipales du village) : Par lettre du 14 Décembre 1839, adressée au Sous-Préfet de Limoux, les maires de Gueytes et Labastide, Lignairolles et Saint-Just de Bélengard sollicitèrent une battue générale dans la forêt de Bélengard « *pour détruire les loups qui portent les plus grands dommages aux bêtes à laine* ». En date du 6 janvier 1840, le Préfet de l'Aude prend un arrêté ordonnant « *une chasse générale aux loups et autres animaux nuisibles* » dans les territoires boisés des trois communes et principalement dans la forêt de St-Just de Bélengard. Cette chasse aura lieu le dimanche 14 janvier sous la direction de M. le Comte Fabre, lieutenant de loupeterie de l'arrondissement de Limoux.

U. Gibert.

UNE PRIERE CATHARE. — I. von Döllinger (Beitraege... Munich, 1890, T. II, pp. 77-78) reproduit une prière cathare en langue d'oc, récitée devant les Inquisiteurs par Jean Maurin, de Montaillou, village ariégeois, actuellement dans le canton d'Ax-les-Thermes. Cette prière a été citée et étudiée par de nombreux auteurs, en particulier par M. René Nelli (Spiritualité de l'Hérésie. Toulouse. Privat. 1953. p. 162 et suiv.). Comme je demandais à une femme, originaire de la Haute-Ariège, des prières en langue d'oc, cette femme, qui désire garder l'anonymat, m'a déclaré : « *Ma grand-mère née vers 1850, morte en 1947 ne parlait pas le français, elle ne connaissait pas le « Pater » enseigné par l'Eglise et récitait toutes ses prières en patois, en particulier un « Angelus » et une longue prière dont je me rappelle seulement la*

première phrase : Payre sant, Dieus dreyturier das bons esprits... »
Ce sont là les premiers mots du texte des Inquisiteurs. Voici donc un témoignage très précis concernant la survivance de cette prière cathare.

U. G.

BIBLIOGRAPHIE

LOUIS ALIBERT : *Dictionnaire occitan-français*. (Toulouse. Institut d'Etudes Occitanes. 1966). Ce n'est certes pas par indifférence que « *Folklore* » n'a pas signalé la parution du Dictionnaire de Louis Alibert. Un simple malentendu est à l'origine de cette omission. Les « anciens » de « *Folklore* » gardent le souvenir de celui qui, en mars 1938, lors de la fondation du « Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », était Vice-Président de la Société. Dès le début, sa collaboration fut essentielle dans la rédaction de la Revue, et les tables ne portent pas moins de 25 études parues sous son nom de 1938 à 1944.

Le savant linguiste savait que le principal obstacle à l'étude de la langue d'oc était le manque d'instrument de travail ; aussi, après la parution, en 1935, de sa « *Gramatica occitana* » avait-il préparé son « *Dictionnaire Occitan-Français* ». Mais le maître des études occitanes devait disparaître avant que son œuvre fut complètement terminée. Après la mort de Louis Alibert, sa belle-sœur, M^{lle} Latour, aidée par M. Robert Laffont, mit le manuscrit en ordre ; et, en 1962, la Section de Linguistique et de Philologie de l'Institut d'Etudes Occitanes en décida l'édition sous la responsabilité de MM. Pierre Bec et Raymond Chabbert.

L'ouvrage est sorti des presses à la fin du 3^e trimestre de 1966. Outil indispensable pour tous ceux qui s'intéressent aux dialectes d'oc, non seulement il permet une meilleure compréhension des auteurs occitans, mais il est encore un guide sûr pour les méridionaux qui veulent écrire dans leur langue maternelle. J'ajouterai que, selon l'expression même de Louis Alibert, « *l'étymologie est indiquée toutes les fois qu'elle paraît suffisamment assurée* ».

Pour se procurer ce fort volume de 700 pages (format 19 x 18 cm), s'adresser à la Section Pédagogique de l'Institut d'Etudes Occitanes, 34-Laurens (Hérault).

U. G.

Bulletin Folklorique d'Ile-de-France (30^e Année - 3^e Série -
N° 39. Automne 1967).

Fondée en 1938, comme notre Revue, le Bulletin Folklorique d'Ile-de-France apporte, chaque trimestre, un panorama de l'ensemble des activités de la Fédération Folklorique de l'Ile-de-France dont il est l'organe de liaison, des études de folklore et d'ethnographie et une copieuse bibliographie.

Quelques titres de la table des matières (n° 39). Retour sur le passé : l'exposition de 1937 (R. Lecotté). Tabletiers, éventailistes et boutonnières de la région de Méru, Oise (F. Taupinard). — Ballet de Cour et chanson au XVII^e siècle : Une source du « Curé de Môle » (S. Wallon). — Comptes rendus de fêtes et expositions, chroniques de Sociétés (Le vieux papier - Les amis des Moulins...). La bibliographie signale une quinzaine d'ouvrages et environ 80 périodiques français et étrangers (parmi lesquels Folklore-Aude).

Bulletin excessivement intéressant, dont il convient de souligner la richesse et la parfaite présentation.

U. G.

1875

